Document generated on 04/24/2024 8:57 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

La passion, comme un désert

Jean-François Chassay

Number 27 (2), 1983

Vie et mort du Roi Boiteux de Jean-Pierre Ronfard

URI: https://id.erudit.org/iderudit/28324ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chassay, J.-F. (1983). La passion, comme un désert. *Jeu*, (27), 94–99.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

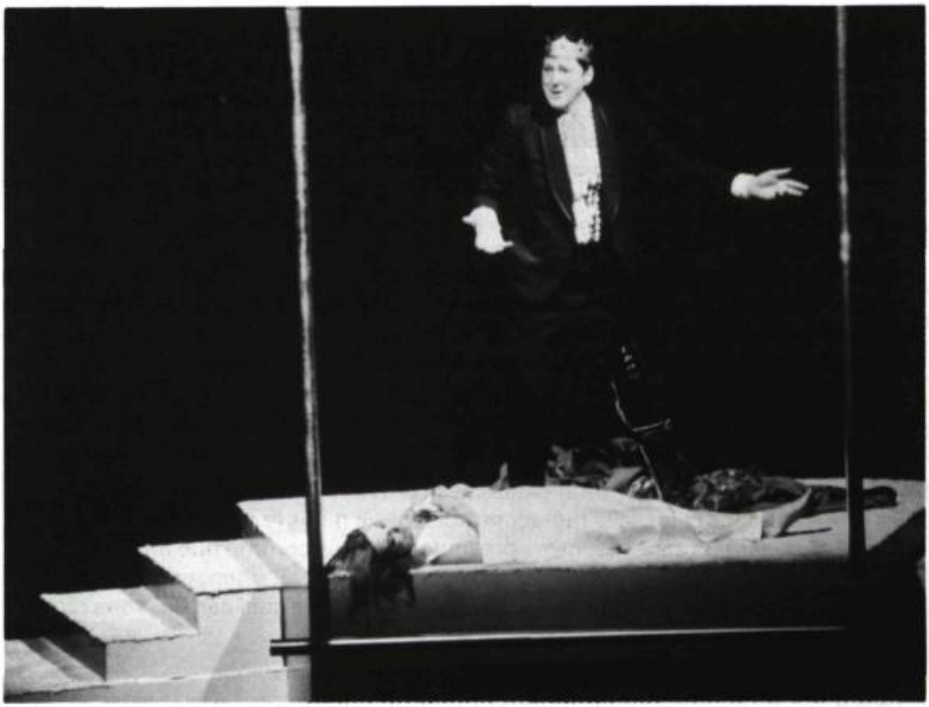
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

la passion, comme un désert

Au théâtre ces temps-ci, entre une québécitude qui tarde à débarrasser le plancher (le syndrome « c'est donc nous autres ») et des essais qui, bien que parfois brillants, ont le gros défaut d'être, justement, des essais, il y a, avouons-le, peu de chose. D'où le plaisir que nous procure le *Roi Boiteux*. Évidemment, peu habitués à une oeuvre de cette nature — c'est la rançon de la platitude coutumière —, nous sommes un peu pris au dépourvu devant son ampleur. Un aspect du cycle me semble avoir été peu abordé: celui des personnages. Est-ce parce que l'image qu'ils projettent, celle d'individus profiteurs, avides de pouvoir, est par trop évidente? Avant d'en venir aux relations (passionnées) qu'ils entretiennent et qui régissent leur conduite, il serait bon de jeter un coup d'oeil sur cette image parce que sa transparence apparente n'est pas un gage de simplicité.



Après avoir obtenu le pouvoir absolu, Richard Premier remercie sa mère en la tuant. Photo: Hubert Fielden.

« François Premier, mon plaisir n'est pas pour toi. » Photo: Hubert Fielden.

l'image brouillée

Tout comme les anachronismes transforment l'espace-temps, le passé culturel dont se nourrissent les personnages compose une *image brouillée.* Ils s'accomplissent en se défaisant de ce passé, s'en emparant pour s'en débarrasser aussitôt. Fortifiés par des « modèles culturels », ils les explicitent en agissant. Par exemple, Richard Premier braillant dans les bras de sa mère éclaire en partie la veulerie de Richard III (de Shakespeare), qui aurait bien pu, lui aussi, brailler sur le sein maternel. (2, IV, p. 98) Véritable bande de moebius[1], les modèles renvoient aux personnages et les personnages aux modèles, ces derniers finissant par s'intégrer parfaitement au texte.

Un glissement s'opère dans le discours même des personnages, par tout ce qu'ils *reproduisent,* et remet en cause ce qui est avancé. Cette « épopée grotesque et sanglante » doit-elle être prise pour elle-même, dans la réalité de la représentation? À moins que les comédiens et les comédiennes s'amusent, à travers le *Roi Boiteux,* à proposer un panorama de *signes culturels?* L'intertexte permet de sortir du cadre de la pièce — querelles de famille et luttes pour le pouvoir — en introduisant un aspect ludique à la représentation, aspect qui déconstruit au fur et à mesure le produit final. Dans le processus de la communication, les comédiens proposent un personnage, mais précisent dans celui de la métacommunication qu'ils le dépassent. Les personnages ne sont jamais achevés, ne se présentent jamais comme une finalité. Ils sont « eux », mais aussi tous les autres qu'ils présentent implicitement et parfois explicitement. Ironique, cette image brouillée semble dire: je ne suis pas qui vous croyez.

1. Au sens lacanien: qui se retourne sur elle-même en revenant à son point de départ, l'intérieur abolissant l'extérieur, l'extérieur abolissant l'intérieur.

« Plus passionnés, les personnages féminins sont aussi plus passionnants... » Photo: Hubert Fielden.

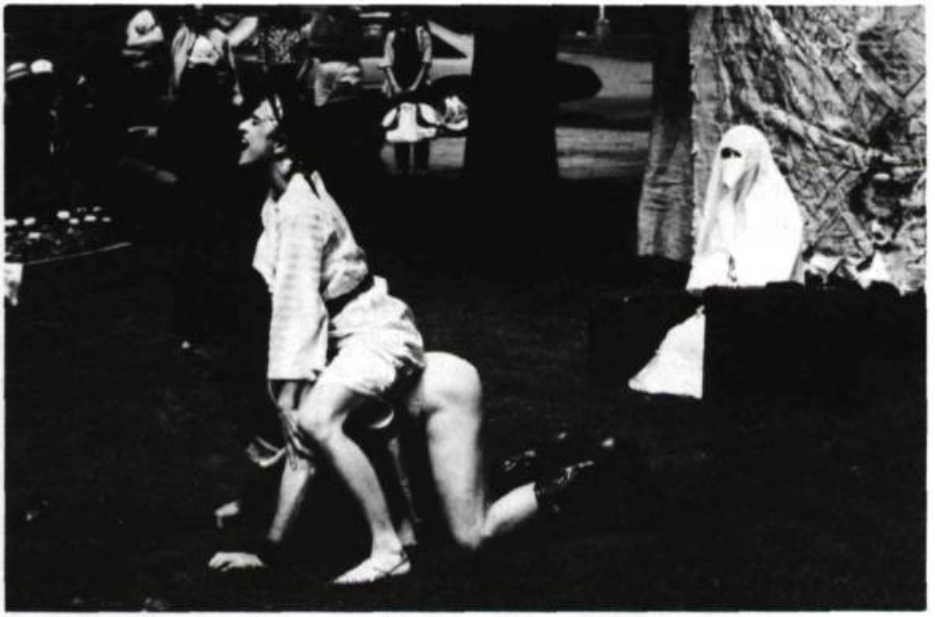
Cela dit, cette lecture n'empêche pas de suivre avec grand plaisir, dans l'axe syntagmatique, l'histoire de ces deux familles déchirées par les disputes et l'ambition. Évidemment, une bête analyse psychologique simplifierait et nivellerait inutilement les personnages. Ce n'est sans doute pas un hasard s'ils sont rarement profonds, presque stéréotypés par moments. L'absence de l'homosexualité[2], par exemple, répond peut-être à cette volonté de limiter les « déviances » qui les complexifieraient. Il ne s'agit pas de s'arrêter aux personnages, mais d'aller voir au-delà d'eux tout ce qu'ils projettent et représentent. Il est possible néanmoins de dégager certaines tendances et de voir comment fonctionnent les individus dans cette course au pouvoir, et qu'un fossé énorme sépare l'univers des hommes de celui des femmes.

la course au pouvoir

Règle générale, dans le *Roi Boiteux,* le pouvoir que détiennent les hommes, ils le doivent aux femmes. Sans elles, ils ne peuvent rien. Roy est l'exception parce qu'il s'est dégagé du circuit fermé du pouvoir royal et des sempiternelles querelles de famille qui en découlent. Mais cela n'empêche pas les femmes d'être reléguées aux rôles traditionnels de ménagères et de bonnes d'enfants.

Catherine enfante seule pendant que François Premier est parti se battre (s'amuser): « François Premier! Toujours absent quand le danger menace! Toujours ailleurs quand la douleur vous poigne! » (1, I, p. 95) C'est elle qui consacre Richard roi, toujours là pour le sauver lorsqu'il a peur, en le mariant ou en réparant les pots cassés. « Roi aveugle, roi sourd, dépêche-toi de renverser la vapeur! Remets de

2. Déjà soulignée dans la préface de Jean-Cléo Godin et de Pierre Lavoie, « Vie et mort du Roi Boiteux, ou l'imagination au pouvoir », p. 20.



« ... Mais les relations entre femmes sont également médiocres. » Photo: Hubert Fielden.

l'ordre dans ta maison. Sinon c'est moi, Catherine Ragone, la Reine mère, c'est moi qui sauverai ton royaume... » (2, VI, p. 255) Richard ne voulant pas coopérer (négocier) avec Roy, c'est elle qui se salira les mains en tuant ce dernier. Ayant enfin le pouvoir absolu, Richard la remerciera en l'assassinant.

L'omniprésente Catherine n'est pas la seule à aider Richard. Annie Williams « l'aidera » à s'affirmer sexuellement, et Marie-Jeanne Larose, qu'il épousera, le délivrera de ses obsessions. C'est l'influence de la Reine mère qui permettra à Robert Houle d'acquérir de l'importance. Mais pendant que les femmes laissent les hommes dominer, Roy, le seul mâle à posséder d'emblée une certaine autorité, vendra sa soeur...

Quand les femmes veulent le vrai pouvoir — qu'elles veulent à tout le moins le partager — elles le payent cher. Roy fait assassiner madame Roberge qui voulait s'associer à lui; Annie Williams est humiliée en public par Richard pour qui « le pouvoir suprême ne se partage pas ». (2, IV, p. 52) Par ailleurs, si elles ne partagent pas le pouvoir, elles n'ont pas non plus le droit d'être seules. Être seule est une tare, être veuve, une déchéance. « Tu peux te rengorger de toute ton arrogance. Mais tu es veuve, Catherine. Une veuve n'a pas de pouvoir, c'est une coque vide, un nom sans répondant. [...] Apprends à courber la tête et pleure. C'est le destin des veuves. Console-toi en lavant les culottes de ton avorton. » (1, II, p. 128) La mort de son mari isole Judith Roberge dans la folie. « Écartez-vous de ma route, les oiseaux de nuit. Écartez-vous de la veuve qui vous fait concurrence. » (1, II, p. 137) Sans les tâches de gardienne ou de mère, la femme n'a pas le droit de s'affirmer. « À notre belle-fille Marie-Jeanne nous donnons pour retraite la terre de Varincourt et le duplex y attenant. Là, dans sa solitude, elle trouvera un refuge contre les insécurités du veuvage. » (2, IV, p. 51)

À la passion des femmes répond le plaisir des hommes. À cet égard, la sexualité, omniprésente tout au long du cycle, n'est pas vécue de la même manière par les hommes et par les femmes. Les hommes profitent des passions des femmes, convaincus qu'elles seront toujours là, au besoin. Pendant que Marie-Jeanne rêve à son Alcide, lui, prend une maîtresse, puis une autre. Le plaisir d'abord, principe également appliqué par Richard Premier, et par Robert Houle qui quitte la Reine mère pour Annie sans aucun remords. Pour les femmes, au contraire, rien n'est simple lorsqu'il s'agit d'amour et de sexualité. Leur milieu est là pour leur compliquer l'existence. Longtemps, Catherine garde toutes ses énergies pour Richard. Avant la naissance de son fils, déjà, elle refuse de partager avec quiconque son plaisir sexuel. « François Premier, mon plaisir n'est pas pour toi. [. . .] Mon plaisir est pour le fils que je ferai germer de ton plaisir éjaculé. Mon plaisir est pour Richard. » (1, I, p. 47) Annie Williams, après avoir « subi » l'initiation sexuelle de Richard, sera humiliée publiquement par celui-ci, après avoir cru à son affection. Par la suite, l'amour, pour Annie, deviendra synonyme de folie et de mort. « Je ne veux pas être comme ma mère. Je ne veux pas devenir folle [. . .] Je ne serai la femme de personne. »[3] (2, IV, p. 108) Sa mère, Judith Roberge, après avoir été abandonnée par celui qu'elle aime, Marc Lemieux, devient « la servante du seigneur ». (1, I, p. 84) La mort de ce deuxième amour, le pasteur Peter Williams, la rend folle. Quant à Marie-Jeanne Larose, bouleversée par la perte de son amour d'enfance, l'amour de sa vie, elle finira par épouser Richard sans en retirer ni amour ni pouvoir.

Plus passionnés, les personnages féminins sont aussi plus passionnants. Ils possèdent une certaine profondeur et une certaine épaisseur que les hommes n'atteignent jamais. Se voulant grandioses mais étant uniquement grandiloquents, ces derniers sombrent dans le ridicule, dans l'ubuesque. L'interprétation des comédiens mettait à jour le dérisoire de toutes les actions des personnages. Lorsqu'une scène violente éclate entre hommes et femmes, ce sont toujours les hommes qui sont écrasés. Qu'on songe à Richard demandant piteusement à sa mère: « Laisse-moi pas tout seul » (2, IV, p. 98), puis, plus tard, humilié par Marie-Jeanne Larose: « Regardez-moi cet avorton qui s'est pris pour Hercule. » (2, VI, p. 242) Même lorsque Richard assassine sa mère, il donne l'impression d'exécuter l'ordre de cette dernière. C'est quand même Catherine qui semble avoir le dernier mot.

Lou Birkanian, symbole de l'intemporalité de l'univers du *Roi Boiteux,* renvoie, à travers tout ce qu'elle raconte, à une histoire des femmes qui se déploie dans le temps et dans l'espace. Elle se raconte et elle les raconte. Pendant ce temps, les rois se comparent aux dieux mythiques. Compétition oblige. « Héraclès! Prométhée! Sisyphe! mes compagnons! » clame François Premier (1, I, p. 91) pendant qu'Alcide insulte les dieux (1, III, p. 201) et que Richard se compare à Martin Luther King et se considère plus noble que Charlemagne. (2, VI, p. 277) Rapprochements qui ne font qu'ajouter à leur aspect grotesque. Ils ne sont décidément pas à la hauteur.

Si les relations hommes-femmes sont stériles, celles des femmes entre elles sont également médiocres. Au lieu d'essayer de transformer les choses, elles se conten-

3. Ce qui ne l'empêche pas de chanter le *hit* de sa mère, « Sait-on jamais ». (2, VI, p. 238) Ce retour au passé nous fait prendre conscience des similitudes existant entre la vie amoureuse de la fille et celle de la mère. Annie est abandonnée par son premier amour, Richard, et voit disparaître son concubin, Robert Houle, vers des contrées lointaines, tout comme le pasteur Peter Williams. L'histoire se répète.

Quant aux relations entre les hommes, elles reposent sur le pouvoir. Photo: Hubert Fielden.

tent de reproduire les schèmes traditionnels du pouvoir et de la domination. Leurs discussions, très libres, aboutissent néanmoins toujours à un cul-de-sac. Lorsque ce sont des hommes qui parlent — ce qui, soit dit en passant, se produit rarement —, cela se fait de façon hiérarchique: Roy discute avec ses employés et ses clients, Richard donne des ordres à Robert Houle. (2, VI, p. 231)

Obnubilés par la haine, par la jalousie et par l'envie, incapables de communiquer entre eux, ils finissent, hommes et femmes, par se détruire et par s'autodétruire. C'est l'anéantissement d'un monde où la véritable grandeur a disparu. La passion tourne à vide et le pouvoir ne mène jamais très loin. La démythification que subissent de nombreuses figures historiques en est la preuve: Mata-Hari, Einstein, Aristote, Jeanne d'Arc et même Dieu; personne n'y échappe. Ils n'ont plus de pouvoir devant l'Histoire. Seul Moïse garde un certain prestige, mais lui, il n'est pas seul. Son pouvoir, il le partage. Voilà peut-être le fin mot de l'histoire.

jean-françois chassay